

LE MAQUIS SURCOUF.

Que reste t-il des actes de résistance à l'occupant dans nos campagnes, dans nos villes, mis à part ces quelques plaques du souvenir apposées sur la façade d'un mur, au coin d'une ruine ?

Quelques mots, quelques chiffres ...

Pour le randonneur solitaire qui parcourt le plateau boisé situé au Sud-Ouest d'Is sur Tille, il ne peut manquer l'une de ces plaques.



Pour les bâtiments, support de cette plaque, la vie tourmentée qu'ils ont connu en dépit de leur isolement, nous ne pouvons que nous en remettre à la mémoire collective, pour les imaginer tels qu'ils étaient. Fort heureusement nous restent également quelques pages que nous parcourons ici.

Ces quelques lignes se veulent être le témoignage de notre gratitude et de notre respect à ces patriotes courageux.

Nous emprunterons à Bernard FOLLOT, né à Mortière le 22 Mars 1922, décédé le 24 Octobre 2011, le document qui suit.

« En juin 1940, l'effondrement militaire de la France et l'exode massif de réfugiés s'enfuyant toujours plus au Sud provoquent un désarroi général : la débâcle comme on l'a surnommée. C'est la stupeur et la crainte car notre Pays, acculé à la défaite, subit alors le joug implacable des armées hitlériennes partout présentes. Nous avons plus d'un million de prisonniers de guerre, rapidement emmenés en Allemagne dans les oflags et les stalags.

La France sera occupée d'abord en partie puis, en totalité à partir de novembre 1942 jusqu'à la défaite de l'Allemagne en 1945. La Gestapo, redoutable police secrète, étend son emprise sur tout le territoire.

La résistance à l'intérieur du pays s'organise tant bien que mal.

Mes frères, Adrien (1) et Raymond mobilisés en 1939 sur la ligne Maginot, ont été faits prisonniers. Adrien est emmené dans un stalag en Allemagne où il y restera jusqu'à la fin de la guerre. Lourde tâche pour notre mère, qui jusqu'au retour de Raymond, démobilisé assume seule la responsabilité et la marche de la ferme. Il en avait déjà été ainsi durant la guerre de 1914/1918, notre père se trouvant sur le front

Il importe aussi de ne pas être vu des allemands dont un commandant de la Kommandantur de Dijon qui vient régulièrement chasser le gros gibier à l'affût dans les forêts avoisinantes, accompagné seulement de son chauffeur jusqu'au «rendez-vous de chasse», situé proche du chemin de Chaignay à Saussy. Cet officier d'un certain âge, parle couramment le français. Il vient souvent jusqu'à la ferme, sans arme, pour acheter des oeufs ou du beurre que maman est bien obligée de lui céder. Un certain jour, il s'est étonné de ne plus me voir. A son arrivée je m'étais très vite caché dans une pièce voisine de la cuisine. Maman lui a répondu que j'étais occupé quelque part dans les champs. Mais je crois qu'il n'a pas été dupe. Au début de la guerre, nous nous sommes procurés un poste de TSF à pile pour mieux connaître les nouvelles. Régulièrement, le soir, nous captions la radio de Londres «les Français parlent aux Français» malgré le brouillage. La voix de Maurice Schuman nous devient familière. Dès lors, nous sommes informés de l'évolution de la guerre et le Général De Gaulle, inconnu auparavant, suscite un immense espoir. »

Un maquis d'origine urbaine.

Le 17 juin 1940, un jeune homme originaire de la Vienne : Raymond CHAINEAU se fait capturer à Labergement les Seurre par l'occupant. Détenu à Longvic, et travaillant de jour à l'extérieur du camp, il apprend par son employeur son prochain transfert en Allemagne. De là son passage à la clandestinité : contact avec plusieurs cafés dijonnais dont le ZANZIBAR (rue Charles Dumont) tenu par Marie NOLOT, originaire de CHAIGNAY, et qui deviendra sa femme un peu plus tard.

Il y rencontrera un groupe de cheminots dijonnais aux ordres d'un certain Pierre MARTIN, originaire de Dôle . . .

Des soupçons ne tardent pas à se faire sur cet individu : arrestations multiples et inexplicables dans son entourage . . Un jeune résistant d'origine dijonnaise qui le connaît : Jean SIMON (2) (alias Claude) est chargé de vérifier discrètement ses bagages et de le suivre en ville. Il ne tarde pas à le voir entrer au siège de la Gestapo. Il l'abattrà lui-même à Besançon le 9/11/1943 devant le Terrasse Hotel.

La trahison établie, Raymond CHAINEAU (alias Raymond) se dissimule comme il peut. Bien lui en a pris, puisque ses sept camarades cheminots seront arrêtés et décapités à la hache le 19/04/1944 à Stuttgart.

Bien d'autres résistants, des agents anglais proches de la Suisse, seront également arrêtés et tués dans le Doubs suite aux dénonciations de ce sinistre Martin.

On devine ici l'ambiance générale qui existait dans la population et plus particulièrement chez les résistants. Les cafés sont à la fois des points de rencontre pour eux-mêmes et leurs sympathisants,

mais aussi pour des personnages les plus divers et les plus dangereux. La femme de Martin ne vient-elle pas un jour au café de la rue Charles Dumont pour rencontrer Raymond, qui heureusement ne se montre pas !

Ce petit groupe restera plusieurs mois à DIJON, aux ordres du SOE britannique (circuit MESSENGER- réseau Théodule). Son représentant en Bourgogne-Franche Comté est le comte SENSIER de TROUVILLE (Alias Albert), qui se fait passer pour anglais grâce à son accent. Son PC est à Malbuisson. Nous en reparlerons un peu plus loin.

Le SOE leur fournira des explosifs pour faire de nombreux « coups de main » dans la région : boutique d'un collaborateur (rue Pasteur), pylones électriques, écluses et péniches, dépôt d'essence à l'Arsenal, locomotives à Dijon, vol de matériel à la SNCF pour faire d'autres sabotages.

Ce groupe bénéficie également de la complaisance d'un commissaire de police (MARSAC) qui les renseigne utilement sur les actions dirigées contre eux.

Puis un certain jour débarque au café de la rue Jean-Baptiste Baudin tenu par Marie NOLOT, Henri POY (alias Jacques) en provenance de Lons le Saulnier où il est recherché par la Gestapo.

Le groupe décide alors, pour sa sécurité, de quitter DIJON et prend contact avec Célinie FOLLLOT, propriétaire de la ferme de MORTIERE à CHAIGNAY (3)

LA FERME DE MORTIERE



Redonnons la parole à son fils : Bernard Follot.

« Un matin de mars 1944, cinq hommes se présentent à la ferme, dont quatre de Chaignay connus de mon frère Raymond ; Arsène Picard, Louis Clémencet, Marcellin Guelle, Raymond Chaineau ainsi qu' un inconnu « Jacques » recherché dans le Jura par la Gestapo pour ses activités dans la Résistance.(4)

Il fait encore froid et il neige. Ils viennent demander à ma mère si elle consentirait à l'implantation d'un groupe de résistants dans la ferme. Après avoir pris l'avis de mon frère Raymond (5) entièrement favorable au projet elle donne son accord, sans hésitation.

C'est ainsi que se constitue les jours suivants un embryon de maquis appelé « SURCOUF » du nom d'un navire de guerre sur lequel a servi l'un des premiers maquisards, Louis Petetin (alias Hammelèche). Le Capitaine « Jacques » (nous ne connaissions pas alors sa véritable identité) chef énergique et courageux, prend le commandement.

Le premier parachutage d'armes et munitions, effectué de nuit, est reçu sur les friches de « la fourrée » au lieu dit « Champ Fouchard » entre Villecomte et Chaignay. Les lourds « containers » sont chargés sur deux voitures à chevaux et transportés à Mortière par mon frère Raymond, Henri

Clément et moi-même. « Jacques » est bien sûr avec nous. Un officier, peut-être anglais, « Emile » parlant couramment le français est parachuté cette même nuit avec le matériel. Tout au long du trajet de retour à la ferme, il s'entretient avec nous. Après avoir passé la nuit à Mortière il part discrètement, pour la Franche Comté paraît-il ? Seul « Jacques » savait, sans doute.

Le maquis s'étoffe rapidement de volontaires venus de Chagnay, de Dijon, même du Jura et des cheminots d'Is sur Tille.

Des sympathisants sûrs renseignent et ravitaillent le maquis, entre autres ;

Guillemin de Villecomte, garde-chasse particulièrement actif, Parisel garde forestier

Tante « Génie » (Eugénie Follot) qui souvent, héberge en cachette à Villecomte où elle réside. des responsables de la résistance qu'elle ne connaît pas,

les familles Muller et Dangien de Chagnay,

Marcel Varney d'Epagny qui vient souvent à la ferme en tandem avec Melle « Claude » de Dijon, employée à la Société « Lepetit Niquevert » Après la guerre Melle « Claude » se fera religieuse.

Albertine Muller, de Chagnay, sera l'infirmière du groupe, tout en restant dans son village avec ses parents. Elle avait déjà hébergé et soigné en cachette pendant plus d'un mois Gilbert LE

BERRIGAUD (alias PicPus) Chef du groupe TABOU de Foncegrive, fusillé à BESANCON. le 19 Mai 1944

Le Capitaine « Jacques » constitue un groupe franc notamment avec Raymond Chaineau de Chagnay originaire de la Vienne, Léon Parisot dit « Lonlon » du Jura. Petetin et quelques autres dont Yves Lautrey d'Is sur Tille, rescapé du petit groupe « Tabou » décimé par des miliciens dans la forêt de Foncegrive (Côte d'Or).

Un renfort important arrive peu après au maquis, une quinzaine de parachutistes SAS anglais et canadiens avec quatre Jeeps équipées de mitrailleuses. Les liaisons radio avec Londres en sont facilitées et, à la suite de messages convenus, les parachutages d'armement, toujours de nuit, sont de plus en plus fréquents, au plus près des bâtiments de la ferme, après échange de signaux lumineux avec les avions volant à très basse altitude. Les lourds « containers » cylindriques sont aussitôt ouverts et stockés dans l'un des bâtiments de la ferme. Une partie du matériel est ensuite transportée par camionnettes, avec beaucoup de risques, vers d'autres maquis de la région, tel « Liberté » près de Frénois.

De nouvelles recrues sont progressivement acheminées en secret vers le maquis. A la libération de la Côte d'Or nous serons environ 250. C'est ainsi qu'arrivent par différentes filières deux déserteurs de la Wehrmacht avec leurs armes dont Hans déjà blessé en Russie et un autre appelé « le vieux ». Hans est même incorporé au groupe franc. Nous rejoignent, également quelques vietnamiens provenant d'un camp de travailleurs Indochinois, venus en 1939 et installés près de Tarsul.

Le Capitaine « Jacques » sort toujours avec le groupe franc, soit avec une VL 11 CV Citroën très appréciée car rapide, soit avec deux petites fourgonnettes dont l'une marquée PTT (Petit Travail Tranquille), selon son expression. Ses missions presque quotidiennes sont toujours dangereuses et tenues secrètes : beaucoup de sabotages à l'explosif, de châteaux d'eau dans les gares, de voies ferrées, de trains à Is sur Tille et même à Perrigny, et aussi des écluses sur le canal. Les accrochages avec de petits éléments allemands ne sont jamais provoqués mais parfois inévitables

Lorsque nous avons des blessés, ils sont soignés par Albertine Muller de Chagnay qui, ensuite, servira en Alsace dans l'armée régulière comme infirmière militaire. Au cours de ces actions de guérilla quelques fois des allemands sont tués. Leurs corps ne sont jamais laissés sur place par crainte de représailles et ramenés à la ferme.

Un matin, le capitaine Jacques revient le bras gauche fracturé par balle et sommairement plâtré. Malgré cela il restera toujours avec nous.

A la suite d'une regrettable méprise entre un élément Surcouf et un groupe d'un autre maquis stationné près d'Avot, le 24 Juillet 1944, trois hommes de ce maquis sont tués sur la place de Villecomte. Le maquis prenant de plus en plus d'importance il devient nécessaire de réquisitionner de nombreux véhicules et des uniformes bleu marine (venant des chantiers de jeunesse organisés par le gouvernement de Vichy).

Le commandant allemand qui chassait dans les bois près de Mortière ayant croisé plusieurs fois sur la route de Chaignay des véhicules lui paraissant suspects a sûrement jugé plus prudent de ne plus venir. Le Capitaine « Jacques » avait donné des ordres très stricts de ne pas l'abattre. C'était plus sage pour la sécurité de Mortière, de Chaignay et même de Villecomte. Cet officier d'un certain âge déjà, ne partageait vraisemblablement pas les idées de ses chefs.

Le commando SAS anglo-canadien, sous les ordres du Capitaine John Wiesman, mène lui aussi en Jeeps des actions rapides de sabotages et de renseignements plus lointaines, comme pour le maquis SURCOUF mais toujours tenues secrètes. Grâce à cet officier, en liaison directe avec Londres, les parachutages d'armes s'intensifient encore. Mortière devient en ce domaine un lieu d'approvisionnement important en armes et munitions au profit d'autres maquis de la région dont le maquis LIBERTE. D'ailleurs un stock est même caché à Chaignay dans une grange appartenant à la Famille Muller.

Dès l'annonce du débarquement des alliés en Normandie le 6 juin 1944, le maquis se montre plus agressif mais sa mission essentielle est toujours le sabotage de matériels ferroviaires et de voies ferrées afin de désorganiser les communications de l'armée allemande entre Dijon / Perrigny et Chalindrey (Centres de triage SNCF pour l'EST de la France). A la demande du commando SAS, un train allemand, camouflé volontairement en convoi sanitaire, est bombardé de jour par la RAF à Is sur Tille

Depuis la ferme, par temps calme, on entend maintenant le vrombissement des convois allemands sur la route de Molo, Tarsul, Dienay, Is sur Tille. Les allemands peut être mal informés et aussi soumis à des harcèlements sur les routes sont pressés de rejoindre le front de l'ouest. Ils ne s'attardent donc pas à Villecomte où ils ne restent qu'une nuit. La première Armée Française du général de Lattre de Tassigny, après avoir débarqué en force au sud de la France remonte la vallée du Rhône. Le commando SAS du capitaine Wiesman quitte Mortière pour une destination que nous ignorons. Le maquis Surcouf au complet leur rend alors les honneurs devant la ferme. Puis en camions, nous gagnons tous Dijon, comme d'autres maquis. La ville est rapidement libérée, les allemands s'étant retirés. » Bernard Follot -Juin 2002-

SURCOUF : un maquis éphémère

Nous disposons d'autres documents attestant de l'activité de Surcouf au cours de cet été 1944, du 4 mai 1944 au 11 septembre 1944, soit un peu plus de quatre mois, de ses recrutements, de ses actes de sabotage dans la région.

Les recrutements viennent de partout : réfractaires du STO, juifs qui se cachent de l'occupant (et de la population), évadés des camps, etc ... C'est ainsi qu'arrivent trois sénégalais évadés de la caserne Krien de Dijon.

Les échanges entre les cafés dijonnais et le maquis se font par les femmes (Marie et Eugénie Nolot) qui orientent les hommes, transportent des valises d'armes. Une cave à Chaignay sert d'entrepôt pour les munitions, les armes et les vivres. Il arrive que ces passeurs soient interceptés. Comme Jean MENUT, arrêté par la Gestapo à Dijon le 10 Aout. Déporté à Dachau, il sera libéré en 1945

Des évasions spectaculaires ont lieu également grâce aux hommes et femmes de ce maquis pour libérer des maquisards soignés et emprisonnés à l'hôpital de Dijon. D'autres, comme Gilbert POINSOT de Gemeaux, y perdent la vie, lors d'un accrochage près de la barrière SNCF.

De nombreuses actions de harcèlement, de sabotages, ont lieu jusqu'à la libération du territoire national. Les voies de chemin de fer sont visiblement privilégiées, c'est ainsi que le 2 juillet un train déraile à Is sur Tille ; le 6, c'est le château d'eau de la gare de Mirebeau qui est mis hors d'usage. Puis fin août, c'est l'attaque des convois qui remontent vers le front de l'Ouest. Entre Tarsul et Moloy (plusieurs tués et blessés chez l'ennemi), un autre à Epagny, puis à Gemeaux (pont de Gueux). Des bombes posées par l'ennemi en gare de Dijon-ville sont neutralisées par Surcouf.

Des vols de matériels et d'équipement destinés à l'occupant ont lieu également : du câble électrique au terrain d'aviation de Chaignay-Epagny, des motos aux usines Terrot de Dijon le 31 août (le maquisard Jules Rigolet y est tué), des armes et munitions en gare de Dijon Porte-neuve.

Début septembre, le maquis, fort de 250 hommes participera activement à la libération de Dijon, et plus particulièrement du quartier Voltaire. Cinq hommes y seront blessés par des miliciens, les allemands ayant pour la plupart quitté la ville.

A ce titre, nous ne pouvons pas passer sous silence l'épisode terrible qui va se dérouler sur la voie de chemin de fer à Prauthoy, près de la ferme de Suzy le 9 août 1944 ou 16 personnes y seront massacrées.(6). Un train de parachutistes allemands (SS) remonte vers le Nord, il est attaqué à 21 h au moyen d'un petit explosif (provenant de Gemeaux), mais qui ne provoque ni déraillement, ni blessé.

Les allemands, furieux, enivrés de cognac, se ruent sur la ferme et le village proche de Prauthoy, tuant toutes les personnes rencontrées, brûlant la ferme (sauf sa chapelle), pillant tous les objets de valeur. Ce n'est que par l'intervention de soldats allemands stationnés à Prauthoy que ce village ne fût pas un Oradour, un mois avant la libération de Dijon.



Le monument à la mémoire des 17 victimes de la ferme de Suzy

UN ANGLAIS DANS LE MAQUIS SURCOUF

Georges MILLAR, membre du Commando SAS qui a stationné à Mortière nous décrit parfaitement la vie dans ce maquis.

Laissons-lui la parole :

C'était une belle nuit, avec clair de lune. Le mot « GO » vint jusqu'à moi. Sans en attendre davantage, je sautai, avec colère, par le trou de parachutage. Un instant plus tard, j'étais sur le dos, dans l'air, regardant la grosse carapace arrondie et camouflée de l'avion, un LIBERATOR, qui passait au-dessus de moi.

C'était le 1^{er} juin 1944, près de Dijon, à 01 h 30 du matin. (à la ferme de Mortière entre Chaignay et Villecomte. Ndlr)



Le B 24 - LIBERATOR

Mon parachute s'ouvrit. Je me sentais gelé et me trouvais absurdement gros, dans le clair de lune. Je savais qu'il y avait quarante-cinq secondes de descente. Quarante-cinq secondes entre l'Amérique libre et la France enchaînée/..

Qui êtes-vous ? demanda un Français

-Qui êtes vous ? répliquai-je sans lever la tête.

-Sortez de là et montrez vous.

-Albert est-il ici ?

-Nous n'en avons jamais entendu parler ; qui êtes-vous ?

Heureusement, un autre Français, couché un peu plus loin intervint.

-C'est peut-être un parachutiste, dit-il, je pensais bien que le dernier paquet était un homme et non pas un container, ajouta t-il pour mieux s'expliquer.

-Oui, je suis un parachutiste.

Une longue pause suivit, puis le premier Français dit triomphalement :

-Si c'était un parachutiste, il aurait un parachute.

-Oui, qu'il montre son parachute, firent les deux autres en chœur

J'avançai et tendis mon ridicule ballot. Quand ils l'eurent examiné, ils m'emmenèrent, l'un me tenant par le bras, les deux autres derrière, avec les fusils tout prêts. C'était des hommes d'apparence frustrée, en casquette et vêtements ordinaires



Ruines de la ferme de Mortière (photo Alain.V)

Nous arrivâmes à une clairière, au sol couvert de cailloux. Au milieu, je vis un groupe d'hommes ; il faisaient, tous, tant de bruit, qu'ils ne parurent pas prêter grande attention à nous. Je restai sur place, tandis que mes guides (ou mes gardiens) s'efforçaient de crier plus fort que les autres. Enfin, un personnage trapu, qui semblait le chef, se détacha du groupe et s'avança vers moi, suivi de deux ou trois autres. A la lueur de la lune, je vis seulement qu'il avait un bras en écharpe et un chapeau mou, enfoncé jusqu'aux yeux.

-Ceux-ci disent que vous êtes un espion boche, se prétendant Anglais, commença t-il, il faut me prouver, et vivement, que vous êtes Anglais ; nous sommes très occupés.

-Albert n'est-il pas ici ? Je croyais qu'il était au courant de mon arrivée.

-Vous connaissez Albert ?

-Oui.

-Alors, quel est le mot de passe, pour ce parachutage ?

-Je ne sais pas. Londres ne m'a pas donné de mot de passe.

-C'est un espion, dit le premier qui avait parlé dans le champ de blé. On nous a tous prévenus que le mot de passe était « CAMBRONNE »

Cela parut influencer le chef en ma faveur.

-Ferme ta gueule, connard, gronda t-il à l'adresse de l'autre ; cet homme est Anglais ; il parle comme Henri ; et « Henri » était Anglais, n'est-ce pas ? Excusez moi de vous offrir la main gauche, Monsieur l'Anglais, ma droite a été blessée par un boche hier à Dijon. Mon nom est Jacques. Me connaît-on à Londres ?

-Oui , répondis-je effrontément ; moi, je m'appelle Emile. Je n'avais jamais entendu parler de lui

-Et vous, êtes-vous officier anglais ?

-Oui, mais ne le criez pas si fort

-Bien, très bien, il y a beaucoup à faire ici. Un chœur d'approbations s'éleva de la troupe bizarre qui nous entourait. Au clair de lune, je vis que les uns portaient des vêtements civils ordinaires, tandis que d'autres étaient vêtus de haillons, de vieux uniformes et de ces paletots de cuir que je m'attendais à trouver dans le Maquis. Quand tous m'eurent serré la main, ils retournèrent à leur travail et se mirent à grouper les deux containers, en une seule pile. Il travaillaient plus vite que nous dans nos exercices pratiques. Ils étaient forts, mais terriblement bruyants. ../..



Ruines de la ferme de Mortière (cliché Alain.V)

Jacques, le chef de bande, vint à moi, avec un jeune garçon qui me conduisit à la lisière du champ. Les hommes étaient en train de charger les containers sur de longues charrettes de ferme, que les Français appellent des « fourragères ». L'une avait deux chevaux, l'autre, un cheval et une mule, signe de l'occupation ../..

-Pas de danger, ça ne risque rien, dit Jacques, lorsque je lui fis poliment remarquer ce manque de précautions. A mesure que je vécut avec la Résistance, j'appris à connaître cette phrase : « Ca ne risque rien ». Excuse d'un paresseux ou d'un mauvais soldat qui finit par tuer beaucoup de monde. Jacques me rendit

service en employant cette expression, alors que j'étais encore tout imprégné des principes et de la discipline de Londres.

A travers les buissons, je suivis un véritable sentier, trop bien marqué, jusqu'aux containers, amenés dans une petite clairière : une partie de leur contenu était étalé alentour, sur la terre piétinée.

-Qu'arrivera t'il s'il pleut ? demandai-je.

Jacques regarda un instant les nuages traversant le ciel.

-Je ne pense pas qu'il pleuve, répondit-il, mais comme vous le dites, mieux vaut prendre ses précautions. En moins de dix minutes dix hommes entassèrent le matériel dans des abris. Il menait sa troupe d'une poigne énergique, quand il s'en donnait la peine.

Je brûlai ensuite mon parachute dans le fourneau de la ferme, au grand dam de Jacques, scandalisé de voir se consumer un tissu superbe et commençai à me demander comment, le cas échéant, je pourrais retourner en Angleterre. En dépit des protestations de Jacques et de ses hommes, je demandai à Petit-Henri de m'aider à transporter mes affaires au campement, dans le bois où ils vivaient tous.

Ce camp était rectangulaire, long et étroit, avec un toit pointu, fait de branches de bouleaux réunies au sommet. Les interstices étaient bouchées avec de la mousse fraîche. Le sol était couvert de foin. Tout en installant mes affaires et en déroulant un sac de couchage, je commis ce qui fut, je crois, la plus grosse faute de ma vie dans le Maquis. Sans précaution particulière, j'introduis ma valise sanglée et la fermai à clef à l'intérieur même du campement, à la vue de mes camarades d'un soir. Il est vrai qu'elle contenait un million.

Par la suite, durant tout mon séjour en France, je ne bouclai plus rien. Non, jamais. Si j'avais quelque chose de secret ou de très grande valeur, je l'enterrais sous un buisson ou le cachais dans un arbre creux. Ainsi, je ne froissais que moi. Quel hypocrite je suis !

Bientôt, la hutte fut engourdie de sommeil et traversée de relents d'ail. J'avais mangé, au déjeuner et au dîner, ma part de ce noble condiment pour lequel, contrairement à certains anglais distingués et de goût délicat, j'éprouve une profonde et fidèle sympathie. Au-dessus de la nappe irrégulière de nos corps, il y eut, bientôt, un léger brouillard, une sorte de stratosphère bleuâtre, puis le toit pointu de notre demeure fût envahi par un nuage blanchâtre, mobile, de fumée de tabac gris, rendue plus âcre par l'haleine des fumeurs.

Près de moi, Jacques gémit. La blessure de sa main semble nette, lui causant des souffrances anormales. C'est un très bon chef Jacques, pensai-je, peut-être un peu fatigué ... peut-être un tout petit peu paresseux.

Ce pavillon de chasse, dans le bois, évoquait pour moi autre chose ! Nous primes nos pistolets et nous nous approchâmes, laissant des traces sur l'herbe encore humide de la rosée du matin. La porte et les volets étaient fermés, bouclés, verrouillés. Le chenil, derrière, était vide, à quelques os rongés près. L'un des volets avait joué, ce qui me permit d'introduire la pointe de mon couteau dans la fente et réussir à faire sauter le panneau.



La cuisine de la ferme (cliché Alain.V)

A l'intérieur, les murs étaient blanchis à la chaux. Il y avait un poêle noir, avec un garde-feu en cuivre, un fauteuil ancien de forme arrondie, et sur le dos d'une chaise était jeté un paletot d'intérieur, en velours brun. Sur une petite table, une curieuse pipe bavaroise. Ce pavillon avait été adopté par un officier allemand supérieur.

-C'est la bête noire de notre Maquis, dit Jacques ; il arrive de Dijon, chaque samedi matin et s'en va le dimanche soir ou le lundi matin. Généralement, il chasse le samedi et le dimanche, de l'autre côté de la forêt. Une fois, il avait amené d'autres officiers et peut-être des femmes, car c'est ici, derrière le pavillon, que nous avons trouvé la jarrettière plissée que « l'homme qui louche » vous a montrée, au camp. Il serait facile de les tuer, lui et son ordonnance. J'ai attendu pour en parler à Albert ; mais maintenant, vous êtes là ; vous pouvez décider. Les tuons-nous Emile ?

-Non. Laissez-les tranquilles pour le moment. Si vous les tuez vous aurez des expéditions de représailles, par ici, et vous n'êtes pas encore assez forts, ni votre matériel assez bien caché.

-Nous nous en occupons Emile, demain il sera caché. Vous verrez. Et supposons qu'il nous rencontre, dans les bois, quand il chasse ?

-Alors, il faudra le tuer, cacher le corps soigneusement et lever le camp, tout de suite, vous déplacer d'au moins dix kilomètres en forêt, sans laisser de traces. Avant de partir, il faudra chercher le conducteur, et le tuer aussi, car l'officier doit lui indiquer, approximativement, dans quel coin de la forêt il a l'intention de chasser.

Jacques soupira. C'était un homme sensible.

-Si seulement nous pouvions le tuer maintenant, Emile ! J'ai des difficultés avec mes hommes chaque fois que nous entendons son maudit fusil ... avec ceux qui sont trop timides et ceux qui ne le sont pas assez. « Partons d'ici » disent les uns. « Tuons le » disent les autres. Je vous assure que cela me met à plat.

Comme s'il eut deviné mes pensées, Jacques dit :

-Si vraiment l'invasion a lieu et que les Alliés tentent un débarquement, nous les tuerons, sans hésiter. Puis vous ferez de ce pavillon votre poste de commandement et nous organiserons une bande puissante dans le

Maquis. Je peux réunir tous les cheminots d'Is sur Tille et la plupart de ceux de Dijon. Les cultivateurs d'ici sont des gens très résolus ; nous serons forts, avec vous qui connaissez la stratégie et bien d'autres choses. Mais d'abord, il faut le tuer ce boche, hein, Emile ?

-Oui, répondis-je, mais je n'en pensais rien. Le boche qui abandonnait les rues de Dijon, si tristes, en temps de guerre, pour venir se cacher, dans ce pavillon, avec sa pipe et sa veste, m'était sympathique. J'espérais n'avoir pas à le tuer. ../..



Ces ruines de Mortière ont été rasées (Cliché Alain.V)

Nous marchâmes à travers le champ jusqu'à la ferme. C'était une belle construction pour une ferme de cette région, solide et presque semblable à une forteresse.

Les maquisards cuisinaient dans une dépendance de la ferme, sur un vieux fourneau que le fermier avait installé à leur intention. De cette manière, aucune fumée ne pouvait être aperçue, sortant du bois.

Alors qu'il étaient occupés à peler des pommes de terre, l'un d'eux me dit :

-Nous avons pensé qu'avec votre arrivée les chefs mangeraient à la ferme. Alors commencera la différence entre officiers et soldats, nous serons divisés et affaiblis, comme l'armée de 39-40.

-J'ai dit à Jacques que je tiens à manger avec vous, à dormir avec vous, à travailler avec vous, à combattre avec vous et cela, aussi longtemps qu'il me sera permis de rester ici.

-Ainsi vous ne désirez pas rester ?

Le regard de mon interlocuteur était encore hostile. C'était le type du vieux soldat, mal remis de la défaite de 1940, essayant d'en rejeter la faute sur quelqu'un, sur ses officiers, sur Pierre Cot, sur les Anglais, sur les politiciens. L'amertume de ces vieux grognards me faisait préférer les jeunes.

Les bois me remplissaient encore d'une mystérieuse crainte. Je m'attendais à voir surgir un ou plusieurs allemands, tous les cent mètres et à maintes reprises, je glissais la main droite dans ma poche pour y saisir la crosse de mon pistolet. Jacques avait installé son camp dans une partie pauvre de la forêt. Il y avait des arbres chétifs et un épais sous-bois, avec quantité d'épines.

Pour arriver à ce camp, je suivis une piste pendant un demi-mille, puis je pris un petit sentier, visiblement très fréquenté au vu des traces de souliers cloutés et des papiers délaissés. J'approchai du camp et aperçu deux cabanes. Mais aucune sentinelle alentour ! En approchant, j'entendis des voix sonores, rauques ; je sentis l'odeur des cigarettes et je vis des petites spirales de fumée bleue, s'élevant vers le ciel. Je commençais à m'habituer à ce « ça ne risque rien », au sujet de la sécurité du Maquis. Pourtant ce jour là, je fus profondément choqué.

Le maquis de Jacques ne valait pas mieux que beaucoup d'autres, à un certain point de vue ; traversant les bois, remplis de senteurs agréables, je savourais, avec mon odorat super-sensible les parfums variés et délicats que je pouvais m'attendre à respirer ... A proximité du camp, j'en savourai d'autres, moins délicats mais auxquels, je l'avoue, je m'attendais aussi. A ce moment, je pus me faire une idée des installations sanitaires du camp : elles étaient inexistantes.

Faute numéro deux, leçon numéro deux, peut-être. Après cela, si jamais j'ai à me mêler d'un Maquis, je m'efforcerai de mettre la question des installations sanitaires au premier plan, avant d'envisager les questions plus courantes de l'entraînement des soldats et de la conduite des embuscades.

Avec Jacques et ses hommes nous passons la journée à déballer les Stens, revolvers, pistolets automatiques, grenades, mines, munitions, fusées, bazooka, rifles, brens.



Mitraillette STEN

Ce vieux Bren ! Tout en le déballant et en expliquant sa théorie et son maniement, je compris quelle arme idéale ce petit fusil était, pour le Maquis : solide et portatif. Ils admiraient comme moi son canon brillant. Ces quinze Français et l'Italien au dos couturé qui voulait se faire passer pour Français avaient le désir d'apprendre, mais j'eus quelques difficultés à les instruire ne connaissant pas tous les termes techniques d'armement en français. J'eus moins de mal avec les explosifs. Ce moment d'instruction fût seulement gâté pour moi par les senteurs qui imprégnaient le camp.

Par diplomatie, je remis au lendemain la question des « appareils sanitaires ». Par bonheur, la cuisine n'était pas installée au camp. Sans cela nous eussions eu, en outre, des parfums culinaires partout.. A 13 heures juste, le cuisinier arriva avec un excellent repas. Ce Maquis étant protégé et financé par Albert, on y mangeait bien. Nous dinâmes sur une table brute, camouflée par des branchages. Il faut dire que le danger aérien, la bataille de France en 1940 était dans toutes les têtes. A deux reprises, ce jour-là, un Heinkel de reconnaissance vint planer au-dessus de nous. Je savais que la Résistance était assez forte de l'autre côté de Dijon et les Allemands pouvaient en chercher des traces dans le voisinage de Chaignay ; mais d'après les insouciantes expéditions de chasse de l'officier boche, ils avaient l'air de ne rien soupçonner. Et Jacques avait été, jusqu'ici, assez prudent pour éviter le sabotage trop près de son camp.

Un souvenir me reste de ce repas dans le Maquis de Jacques : nous bûmes du lait froid ; cela, premièrement, parcequ'il n'y avait pas de vin, deuxièmement, parce que l'eau était rare et, troisièmement, parce qu'il y avait tant de lait à la ferme qu'on ne savait qu'en faire.

Durant le repas, Jacques mis au point le « Midget » anglais, petit poste récepteur de radio, d'un modèle qui avait été parachuté en de nombreux exemplaires.



Poste Radio Midget 1944

Jacques écoutait Londres, principalement pour entendre son message de parachutage au sujet de ma descente : « Mon portefeuille est plein ». Il était censé écouter aussi les messages au sujet des missions à faire, pour le jour « J ». Mais il ne savait pas , de façon certaine, si ceux là étaient déjà passés ou non.

-Le vieil « Un-Tel » a dit que le message concernant les chemins de fer a été donné hier fit-il, vaguement.

Je fus épouvanté ; ainsi il n'y avait aucune surveillance précise des émissions.

Petit-Henri revint de Dijon, avec de mauvaises nouvelles :

Gut, Officier des forces aériennes françaises, dont le nom m'avait été donné à Londres avait été pris par la Gestapo la veille, stupidement, chez un coiffeur.

Ils l'avaient battu, avant de le jeter dans une voiture. Tous les visages s'assombrirent à cette annonce. Non seulement ils pensaient à l'affreuse agonie que leur camarade vraisemblablement souffrait aux mains de ces tortionnaires, mais aussi aux renseignements que la Gestapo essaierait d'obtenir pour se procurer d'autres victimes.

Max Gut était connu comme un homme brave et courageux, mais certains parmi les plus braves ont parlé à la Gestapo : qui oserait leur jeter la pierre ? et Gut avait travaillé longtemps dans la Résistance et connaissait tout le monde dans ce secteur

Une vague de tristesse s'appesantit sur le campement ombragé. ../..

Aux environs de Chaignay, nous attendîmes près d'un étang séparé de la route par des buissons, tandis que le petit homme qui nous avait accompagné jusque là était parti chercher le camion qui devait nous conduire à Dôle. ../..



Lieu-dit « la maladière » à Chaignay.

Nous nous empîlames, tous trois dans la cabine fermée du conducteur. J'étais entre les deux autres, ridiculement élégant dans mon costume bleu. Une minute plus tard nous quittions les bois en traversant le village de Chaignay. A mon grand soulagement, ce village n'était pas celui de mon imagination avec ses rues tortueuses et ses nombreux enfants. Nous quittions ces forêts, ce village, pour nous diriger vers tout le pays ...la France

FTP et FFI

Cinquante ans après, pouvons nous porter un jugement sur ces actions de résistance à l'occupant, les méthodes employées, le résultat obtenu. Certainement pas.

Il est de bon ton également, aujourd'hui, de faire des bilans. Mais pouvons nous le faire maintenant, dans un pays libéré, qui certes à d'autres menaces, mais avec une mémoire, une analyse qui devraient se retourner un demi-siècle en arrière.

Un grand nombre d'historiens s'y emploient au fur et à mesure que les archives veulent bien s'ouvrir aux chercheurs. Notons que ce n'est pas toujours le cas, certains fonds ne seront disponibles qu'après un oubli de 70 ans, c'est-à-dire après que les derniers acteurs de ces épisodes mouvementés aient disparus . . .Aurait-on des choses à cacher, des pages à ne pas montrer ?

Certains historiens, comme Franck LIAIGRE estiment aujourd'hui que la résistance FTP a tué plus de français que d'allemands, pièces à l'appui dans son dernier ouvrage (7)

Avant de nous intéresser aux deux mouvements que sont les FFI et les FTP, rappelons simplement qu'après l'appel du 18 juin 1940 du Général de Gaulle, il n'est qu'une poignée de nos compatriotes qui l'ont suivi, formant ainsi les FFL : Forces françaises libres. Privés de leur nationalité française, ils se sont ainsi réfugiés pour la plupart à Londres, le régime britannique leur assurant la sécurité diplomatique, dans l'attente de recouvrer leur nationalité française et leur liberté.

Les FTP

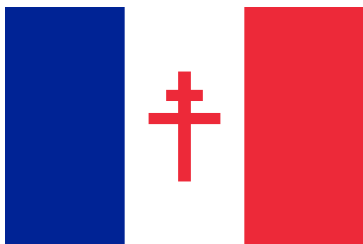
Le 22 Juin 1941, les troupes allemandes envahissent la Russie, trahissant le pacte germano-soviétique. Jacques DUCLOS, en accord avec l'Internationale Communiste met en place une organisation de lutte armée confiée à Benoit FRACHON, d'abord appelée OS (organisation spéciale) puis TP (travail particulier) et enfin FTP (francs tireurs et partisans). En 1942. Charles TILLON devient responsable de sa branche armée : le CMN (Comité militaire national).

Les premiers maquis ne verront le jour qu'en 1943. Petits groupes autonomes, plutôt urbains, à l'opposé des gros maquis comme VERCORS, jugés attentistes par les dirigeants communistes. Dans notre région, le plus gros maquis est « VAUBAN » dans le Morvan.

Le bilan de leur action est jugé modeste par de nombreux historiens. Ils se distinguent, si l'on peut dire, par une multitude d'assassinats de collaborateurs -ou supposés-, ces derniers étant leur cible principale ; des attaques de banques, de bureaux de poste, pour se procurer des fonds.

Les FFI

En zone Sud existaient deux mouvements non-communistes : Combat et Libération Sud, qui reconnaissent en 1942 l'autorité de l'Armée Secrète (AS). Fin 1943, les FTP de Charles TILLON fusionnent avec l'AS, donnant naissance aux Forces Françaises de l'Intérieurs (FFI). Fusion toute théorique, réelle à Paris avec Rol TANGUY comme chef venant des FTP. Dans certaines régions, cette fusion ne se concrétisera pas.



Notre région de Dijon (zone D) a été forte de 25000 hommes, commandés successivement par le Colonel BARUTEAU et Claude MONOD.

Les FFi ont eu un rôle décisif dans la libération du territoire national en 1944. Le Général EISENHOWER estima leur force à quinze divisions. D'autres observateurs estiment qu'ils ont simplement hâté la libération du territoire national qui de toute façon l'aurait été, tant a été déterminante l'aide américaine et anglaise.

Les effectifs des FFi explosent littéralement tout au long de 1944 : 100 000 en janvier, 400 000 en Octobre. Un quart rejoindra ensuite l'armée régulière. 14 000 d'entre eux perdirent la vie pendant ces opérations de résistance, dont 3000 ont été exécutés par l'ennemi et les miliciens.

Nombre de maquis, comme SURCOUF étaient rattachés aux FFi

En conclusion

Notre Cher Pays, la France a connu des conflits terribles avec notre voisin d'outre-rhin et cela sur plus d'un demi-siècle, depuis 1870 et une décision idiote, stupide de l'un de nos dirigeants. Ne l'oublions pas.

Le 14 juillet 1870 (un symbole), Thiers déclare à l'assemblée nationale à propos de la menace qui se précise vis-à-vis des velléités de Bismarck :

« vous n'êtes pas prêts ».

En réponse à ses collègues qui lui rétorquent par la déclaration restée célèbre d'Edmond Leboeuf, ministre de la guerre et Maréchal de France :

« Nous sommes prêts et archi-prêts. La guerre dût-elle durer deux ans, il ne manquerait pas un bouton de guêtre à nos soldats ».

Les défaites successives dès le début des hostilités (Frœschwiller, Gravelotte), le désastre de Sedan où Napoléon III est fait prisonnier le 2 septembre confirmèrent la prédiction de Thiers. Strasbourg capitule, Metz et Paris sont assiégées, la France est envahie, le Second Empire s'effondre. La victoire de l'Allemagne est sans appel, gagnante sur tous les tableaux, elle annexera jusqu'en 1918 deux provinces françaises, l'Alsace et la Lorraine et dominera l'Europe pendant 40 ans.

Les pertes humaines seront considérables dans les deux camps avec plusieurs centaines de milliers de tués et blessés. Le pays est en guerre civile par la Commune de Paris.

1914 devait être la revanche française à la faveur de l'attentat de Sarajevo. Ce fut une guerre totale, d'une ampleur inconnue jusqu'alors : 60 millions de soldats y ont pris part, 9 millions de morts, 20 millions de blessés. Notre pays s'en remettra difficilement, et ne sera pas prêt pour le conflit suivant qui sera la revanche allemande en 1939.

Nous venons de parcourir ce dernier conflit 1939-1945 au travers de la résistance. Ce n'est qu'un des éléments de l'horreur qu'ont eu à subir nos concitoyens. Nous n'avons pas parlé du génocide juif, des destructions en tous genres, etc . .

Depuis 1945, fort heureusement, et grâce à la construction européenne née dès l'après-guerre, l'Allemagne est devenue un pays ami.

Formulons simplement le vœu que cette amitié perdure sur les deux rives de ce fleuve, le Rhin, qui a été traversé tant de fois pour y semer la terreur. Osons et maintenons la paix.

Jean-Marc DAURELLE

Renvois :

- 1) Adrien Follot habitera ensuite à Chaignay où il sera ouvrier agricole. Il y décèdera en 1988.
- 2) Jean SIMON, originaire de Saint-Claude (Jura) Agent du service secret britannique (SOE : Service Operations Executive), et du réseau STOCKBROCKER. Il sera tué en opération à Sochoux (café Grangier) le 27 janvier 1944. Croix de guerre, médaille de la résistance, figure au Mémorial SOE de Valençay (Indre).
- 3) La ferme de MORTIERE est en fait sur le territoire de VILLECOMTE, mais plus accessible par CHAIGNAY. Le maquis SURCOUF s'y installera le 4 mai 1944 et en partira le 11 septembre 1944, soit un peu plus de quatre mois.
- (4) Capitaine Poy dit « Jacques », il sera lâchement assassiné en Octobre 1944 et formellement reconnu par sa mère et Raymond CHAINEAU, par sa blessure au bras.
- (5) Raymond Follot était évadé du camp de prisonniers de Vandelans (Haute Saone) en septembre 1940. Son frère Bernard est resté sur la ferme, réfractaire au STO.
- (6) voir le site sur ces évènements : <http://www.rigollot.com/aout.htm>
- (7) Les FTP – Nouvelle histoire d'une résistance Franck LIAIGRE – Perrin Editeur.

Sources et bibliographie :

- Gilles Hennequin – La résistance en Côte d'or- Tome 2
- Raymond Follot : Monographie surcouf – dépôt Mairie Villecomte
- Jean Rigollot : La ferme de Suxy-Prauthoy
- George Millar : Un anglais dans le maquis surcouf - Editions Medicis